

LA DÉCHIRURE, ROMAN DE LA DÉCOLONISATION ?

NOTES SUR L'ŒUVRE DE HENRY BAUCHAU ET SON INSCRIPTION DANS L'HISTOIRE

La version définitive de cet article a été publiée dans :

Halen (Pierre) «*La Déchirure, roman de la décolonisation ? Notes sur l'œuvre de Henry Bauchau et son inscription dans l'Histoire*», dans *Henry Bauchau, un écrivain, une oeuvre*. Terzi Seminario Internazionale. Noci 8-10 novembre 1991. A cura di Anna Soncini Fratta. Bologna : Editrice CLUEB, coll. Beloeil-Atti del Centro Studi sulla Letteratura Belga di Lingua Francese, Bussola n°13, 1993, pp.177-200.

On se bat beaucoup dans les romans de Henry Bauchau : Guerre de Sécession, conflit avec les Achéens, lutte rituelle contre les lions, combat singulier avec Clios, etc. ; même *La déchirure*, ce premier roman dont le double propos fictionnel n'était pas tel qu'il dût mobiliser des thématiques guerrières, est marquée au sceau de l'affrontement et de la violence ¹.

Par ailleurs, cette œuvre narrative semble mettre entre elle et l'histoire contemporaine le plus de distance possible ². Ni le cadre «oriental» et mythologique où se déroule *Cédipe sur la route* ni même la Guerre de Sécession qu'évoque *Le Régiment noir* ne paraissent des espaces-temps particulièrement propres à réveiller les interrogations majeures du XX^e siècle ³. Et si l'action de *La déchirure* se passe en Europe il y a quelques années, le roman, d'inspiration autobiographique, semble accorder toute son attention à une double problématique d'ordre privé : l'agonie de la mère et l'analyse où s'est engagé le narrateur. En somme, la portée des affrontements et des luttes violentes qui

¹ H. BAUCHAU, *La déchirure* (1966-1). Bruxelles, Labor, 1986, Espace Nord n°34. Nos références, précédées de l'abréviation *D*, renvoient à cette édition.

² «Pourquoi la Mongolie, la Chine, la Perse [...] les Etats-Unis [...], sinon parce que ce sont des pays où je ne suis pas allé. Des pays où mon imaginaire n'est pas retenu, limité par ce que j'ai vu et entendu à l'âge adulte», écrit H. Bauchau ; mais il ajoute aussitôt : «ces pays je les ai vus cependant» (*L'écriture et la circonstance*. Louvain-la-Neuve, U.C.L., 1988, Chaire de Poétique n°2, pp.46-47 ; nous renverrons à ce volume par l'abréviation *EC*).

³ H. BAUCHAU, *Cédipe sur la route*. Roman. [Arles], Actes Sud, 1990 ; *Le Régiment noir* (1972-1). Bruxelles, Les Eperonniers, 1987, Passé Présent n°52.

abondent dans l'œuvre paraît à première vue sans rapport avec les tensions collectives contemporaines.

Une série d'éléments extérieurs viennent assurément à l'appui de cette impression générale. Une conception trop restrictive de la psychanalyse, tout d'abord, peut amener le lecteur à ne concevoir la question du Sujet que sous l'aspect individuel d'un «Moi» dont l'œuvre met en scène les interrogations. Associée à cette conception, une lecture de type allégorique a permis de réduire, à des tensions internes, vécues par le même «individu», les conflits collectifs évoqués ; ainsi, du «western de l'inconscient», ou encore du «peuple des pulsions» et de la «Chine intérieure», pour reprendre deux formules de l'écrivain lui-même⁴. S'y ajoute la morosité du jour, qui a empêché que figure au programme de ce colloque aucune communication sur *Mao Zedong*, ouvrage qui, par son seul volume, doit pourtant représenter une bonne moitié de l'œuvre entière⁵ ; on devine pourquoi : le communisme ne fait plus recette, le maoïsme paraît un enfantillage aux conséquences douteuses ou tragiques. Comme le prévoyait cet essai de 1982, l'époque «grandiose et barbare» (MZ, p.1003) du rêve politique a depuis lors fait place à cette sorte de réalisme raisonnable qui préside à l'ordre de la «maison froide»⁶.

Mais les livres de Henry Bauchau, qui a partagé les inquiétudes et les espérances de l'Occident à des époques particulièrement agitées, peuvent-ils être compris à partir de ce dernier point de vue, celui qu'on a du haut de la Muraille ? Toute son œuvre, dans «l'espérance de cette impossible écriture de l'amour» (EC, p.5), travaille à détruire cette dernière. Aussi bien, d'une ambition plus large que les supputations égotistes, mais les incluant et leur donnant sens, un roman comme *La déchirure* se présente comme «un livre sur la déchirure intime de l'être et du monde» (EC, p.36), ce dernier terme étant lourd d'enjeux philosophiques et religieux, mais aussi socio-politiques.

⁴ Pour un autre exemple d'une telle interprétation par l'écrivain, voir EC, p.10 : «Le peuple muet c'est le peuple des mots que j'ai laissés sans voix» ; on songe à l'explication allégorique des paraboles, que les évangélistes ont cru devoir placer dans la bouche du Christ et qui en réduisent considérablement le sens. Mais l'écrivain ne propose pas toujours une interprétation monovalente (voir EC, pp.44, 64, 65). Quant à la citation de Segalen («On fit, comme toujours, un voyage au loin de ce qui n'était au fond qu'un voyage au fond de soi», MZ, p.1001), elle semble favoriser la lecture «allégorique» ; mais la situation de cette épigraphe, en conclusion de *Mao Zedong* et sous la question «qui sers-tu ?», est telle que nous suggérons plutôt d'y lire une invitation supplémentaire à considérer que l'histoire politique n'a de sens que par les changements qu'elle requiert aussi à l'intérieur de l'être (le thème de la conversion sera plusieurs fois repris par l'écrivain, voir e.a. EC, pp.48, 69).

⁵ H. BAUCHAU, *Mao Zedong*. Paris, Flammarion, 1982, 1048 p. Nous renvoyons à ce volume par l'abréviation MZ.

⁶ Voir aussi : «L'histoire n'a pas cessé de s'assombrir» (EC, p.65). «L'esprit occidental tend aujourd'hui à diminuer le rôle des héros dans la vie des peuples et le déroulement de l'histoire» ; à rapprocher de : «Mao n'appartient pas à cet univers de chefs d'Etat, de ministres et de cadres supérieurs qui nous gèrent sans nous proposer aucun but» (MZ, pp.9, 15).

Une poétique de l'affrontement : l'eau et la pierre

Ignorer l'existence de *Mao Zedong* serait assurément dénaturer l'ensemble de l'œuvre, non seulement pour la raison quantitative que nous évoquions, mais surtout parce que la biographie du leader chinois est grosse d'une Poétique qui n'est en rien séparée ni de l'Histoire ni de l'Histoire contemporaine, et dont les éléments et la structure se retrouvent dans les autres livres. Pour l'heure, contentons-nous de citer cette épigraphe de Laozi, sous laquelle *Mao Zedong* est placé :

Rien n'est plus souple et plus faible que l'eau

Mais pour s'attaquer à ce qui est dur elle n'a pas d'égal (MZ, p.7)

Soit, à peu de chose près, une réflexion que propose *La déchirure* : «Les paroles sont comme l'eau, rien ne leur résiste. Les montagnes n'étaient que des pierres, les pierres sont réduites en poussière» (D, p.154). Que le roman de 1966 comporte déjà un élément de l'essai de 1982 indique assez que la Poétique dont nous parlions est à l'œuvre bien antérieurement au projet d'une biographie de Mao. Cela suggère aussi qu'il y a plus qu'une homologie entre l'espérance individuelle et individuante du Sujet dans son histoire personnelle et, d'autre part, l'espérance collective des «peuples en lutte pour leur libération», selon l'expression qui avait cours il n'y a guère (MZ, p.1004). L'homme contemporain, qui a à s'inventer (MZ, p.383), doit le faire pareillement dans l'espace public et privé, et accéder à la parole dans l'analyse, à la phrase dans l'écriture, — le détour ultérieur par la mythologie ne doit pas le faire oublier —, c'est aussi s'inscrire dans l'Histoire immédiate⁷.

Attardons-nous un instant à cette «règle fondamentale» dont parle *La déchirure* («il faut tout dire. Les pensées, les rêves, les désirs, tous vos mensonges») et à son corollaire que nous venons de citer. Ils structurent, paradigmatiquement, un univers binaire : liquide vs minéral ; ils ouvrent, syntagmatiquement, l'espace de leur affrontement et se disposent à le refermer une fois que la valorisation inhérente au paradigme de départ se sera inversée, c'est-à-dire une fois que le faible (l'eau, la parole) aura triomphé du fort⁸. Mais, si la parole est «comme l'eau», qu'est-ce qui est comme les pierres, comme les

⁷ Sur cette Poétique associant étroitement la lutte socio-politique, l'écriture et le travail de l'analyse dans son rapport à l'inconscient, voir e.a. l'épisode du «Pont de Luding» et Mao en «rêveur obstiné» (MZ, pp.411-412, 447-448).

⁸ La leçon de Mao : «obtenir la supériorité dans l'infériorité, manifester sa force dans la faiblesse» ; «c'est son tempérament de gagnant, sa confiance dans la nécessité de la lutte qui lui permettront de commencer toujours en position de faiblesse les grands conflits dans lesquels il s'engage» ; «le peuple chinois a su devenir l'auteur d'un des plus vastes retournements de notre époque» (MZ, pp.7, 11, 15 ; voir aussi e.a. p.1005, et EC, p.56).

montagnes ? La comparaison ne précise pas ici à quoi ou à qui doit s'attaquer la parole ⁹ ; elle suggère néanmoins que cette dernière se glisse partout : d'un signe à l'autre, selon un parcours apparemment irrationnel, avec des mouvements brusques ou des temporisations, selon une stratégie langagière et narrative qui est strictement analogue à la stratégie «sinueuse» de Mao au cours de la Grande Marche (MZ, p.398), ou encore à celle des officiers *qui gagnent*, durant la Guerre de Sécession telle que la présente *Le Régiment noir* ; aussi bien, la brèche dans la muraille ne s'effectue pas selon un plan établi mais s'adapte au terrain ; ici encore, la tactique est celle de Mao ¹⁰. D'autre part, cette parole qui se déplace *en tout sens*, elle-même déplace, mine et détruit les montagnes ; si elle attaque, c'est dans l'espérance d'une victoire ou, lorsque le sentiment de la défaite est certain, dans l'espoir de connaître du moins un «état de vérité violente» (D, p.195). A vrai dire, c'est toujours selon cette deuxième voie que la victoire est acquise, après un renversement des valeurs (MZ, p.383) ; dans un troisième cas, le combat ne laisse ni vainqueur ni vaincu, il n'atteint pas d'autre résultat que la tension qui s'y est manifestée : la «valeur épique et exemplaire» est dans «l'acte lui-même»¹¹.

Des trois romans publiés par Bauchau, *Le Régiment noir* est le plus nettement inscrit dans l'Histoire. La richesse de ce livre demanderait toutefois des développements qui dépassent le cadre qui est le nôtre ; d'autre part, il est peut-être plus utile de faire observer cette inscription là où elle n'est pas aussi visible et d'où, pour cette raison, elle risque d'être évacuée. Nous nous en tiendrons ici à quelques observations au sujet de *La déchirure*, croyant qu'elles pourront être utilement reportées au sein d'études qui se consacraient aux autres œuvres.

***La déchirure*, roman de l'hiver '60**

La portée de *La déchirure*, nous l'avons suggéré, dépasse l'ordre privé de sa double anecdote ¹². Des liens essentiels attachent en effet cet ouvrage de 1966 à

⁹ L'ennemi est désigné ailleurs : «la Muraille» (D, pp.150, 157 ; c'était aussi le titre initialement prévu pour le roman, voir EC, p.35), «leur monde» (D, p.51), «les chaînes» (MZ, p.411), etc.

¹⁰ «La pensée de Mao [...] est une pensée de circonstance qui répond toujours à un événement ou fait face à une réalité» ; l'action doit profiter des vagues ; ou encore, à propos d'un parti léniniste basé sur une armée populaire : «nous croyons peut-être discerner un choix, là où il n'a fait qu'obéir à la nécessité» (MZ, pp.8, 12, 13).

¹¹ MZ, p.412 ; «le printemps est une saison boueuse, une saison où les contradictions sont en lutte afin que s'opère l'œuvre de douleur, de désir et de délivrance» (MZ, p.16).

¹² Ce dépassement n'est nullement contradictoire avec une lecture attentive aux enjeux analytiques du roman, tels que les dégage, de manière non réductrice, G. Michaux («Et c'était la parole qui avait été blessée jadis». Lecture de *La déchirure* de H. Bauchau». Dans *Etudes de littérature française de*

l'histoire contemporaine, en particulier celle de la décolonisation. La référence à ce contexte politique est explicite dans le texte même : l'année 1960 est évoquée dans un premier passage où s'observe en particulier le champ sémantique du noir ; il s'agit certes du deuil à venir, mais pas uniquement :

L'obscurité est complète maintenant dans le petit salon où je ne distingue plus, à côté de moi, que la *présence noire* du téléphone. On vient me chercher pour le dîner. Je retrouve la longue table familiale, entourée d'enfants, les plats habituels et le goût un peu passé du vin que papa se décidait toujours à boire trop tard. On parle de la grève qui continue dans le *Pays Noir* et des événements *d'Afrique*, mais aujourd'hui je suis sorti de l'épisode. Il n'y a plus d'évènements, rien qu'une sorte de bruitage ou d'émission confuse derrière lesquels je cherche à retrouver le rythme de la respiration de maman (*D*, p.55, nous soulignons).

La double actualité du Pays Noir et du Continent Noir n'en fait qu'une : c'est la révolte du dominé. Mais quel rapport ceci entretient-il avec l'agonie de la Mère ? Aucun, à ce moment : le «Je» est «sorti de l'épisode», il ne peut entendre les «événements» que comme une «émission confuse» et gênante. La mort de la mère, le rythme de sa respiration, l'énigme privée le requièrent tout entier.

Plus loin, un autre passage fait écho à celui que nous venons de citer. Cette fois, la mère a en quelque sorte commencé à exister et à signifier : on apprend qu'elle s'est mise à résister à la maladie depuis qu'elle sait que cette résistance est devenue inutile ; elle connaît ainsi un de ces «états de vérité violente» dont parle le roman. Derrière la façade minérale commence à apparaître la lutte du liquide contre le solide ; cette lutte, le narrateur se dit «frappé» par le «vocabulaire guerrier» que réclame son évocation. Il écrit ensuite :

Je rejoins les autres au moment où on sert le dîner. C'est dans les repas que la vie, momentanément arrêtée par l'évènement, *suit son cours* et continue. [...] Pour [...] distraire [les enfants] on les laisse voir les actualités. On parle de la grève, on voit des manifestations, des cortèges, des usines désertes. Je revois les vitres fendues de l'aérogare près desquelles un manifestant a été tué. Sous les réseaux de papier collant qui les consolident, elles ressemblent à une troupe de grands blessés. Les derniers jours de maman ont pour toile de fond cette grève qui s'organise dans ce pays à demi paralysé et les derniers soubresauts de la colonisation en Afrique. Des amis viennent prendre des nouvelles, on reparle de la grève, du Congo, de l'Algérie. Sur tout cela pèse la présence du froid et cette sorte de saleté triste qu'il engendre ici [nous soulignons].

Belgique. Bruxelles, J. Antoine, 1978, pp.397-405). Il les développe, plutôt, selon un point de vue complémentaire.

Le pays et la mère sont paralysés en même temps, la maladie de l'un constituant à présent la «toile de fond» de l'autre. Des deux, duquel vient-on, au juste, «prendre des nouvelles»? Du public au privé, le sens glisse : même le climat se met de la partie pour rendre cet Hiver '60 à sa «saleté triste», froide et pesante. Papa aurait dû, décidément, boire le vin à temps et non quand il était trop tard. Si la circonstance est la même que dans la première citation (les informations télévisées, le repas familial), la position du narrateur est cette fois différente : il n'est plus «sorti de l'épisode», au contraire, il se dit «passionné» par ce film dont les images s'embrouillent :

Je ne puis m'empêcher d'être passionné par les épisodes de ce film, dont certaines bobines semblent parfois projetées au hasard. Derrière lui cependant, je perçois de plus en plus l'action du temps sur les hommes, sur les feuilles, sur les maisons qui se vident et se remplissent de nouveaux habitants. Sur les chambres où l'on s'est aimé, sur celles qu'on désinfecte après les maladies et qu'on repeint après les morts (*D*, pp.113-114).

Autre chose meurt en même temps que la Mère, une autre chambre va devoir être repeinte : la nation. Aux deux maladies collectives que le roman évoque explicitement — la «paralysie» sociale et les «soubresauts» coloniaux —, le roman n'ajoute pas une troisième : la rupture «communautaire» ou «linguistique», qui s'accuse la même année. Si elle n'est pas signalée, c'est peut-être que le narrateur ne peut lui imposer aussi facilement la structure binaire de l'eau et de la pierre, car les deux autres aspects, eux, révèlent le travail violent du faible contre le fort ¹³.

Qu'est-ce qui, dans la nation, est en train de mourir, sinon une dominance parallèlement exercée dans l'ordre social et colonial ? La dominance de la maison froide ¹⁴, qui a exactement l'âge de la mère. Le roman, quelques pages auparavant, avait suggéré par ce détail la communauté de destin qui unissait cette dernière à l'ensemble de sa génération et aux valeurs qui la constituaient. Le narrateur, à la clinique où il reste assis dans un couloir, s'est senti lui aussi «paralysé» par le décor de la maison froide et solide (ce qui s'exprime par des termes aquatiques : il se dit «chaviré» ou «comme un poisson hors de l'eau»). Il cherche dès lors à

retrouver le mouvement du souffle. Ce souffle pour lequel maman lutte si durement, quelque part dans les étages. La prière respire, c'est ce que savaient les femmes

¹³ Peut-être l'évoque-t-il indirectement, via les implantations régionales respectives des composantes familiales. Mais, d'autre part, il n'est pas évident que l'ampleur de cette troisième déchirure apparaissait en 1966 comme elle apparaîtra plus tard, surtout à un écrivain francophone et qui, en outre, vit éloigné du pays.

¹⁴ Cfr le motif de la ruine, relevé par G. Michaux, art.cit., p.400.

d'autrefois, comme Mérence, comme la mère de maman avec son beau visage modeste. Plus elles s'approchaient de la mort, plus elles s'attardaient à cette douce science de la prière et répandaient la paix autour d'elles. Tandis que maman avait la prière soucieuse. Une prière de mauvaise époque, comme il était naturel quand on a passé sa jeunesse, au début du siècle, à l'apogée de l'ère coloniale. On a fait vivre maman dans un corset où elle n'a pas cessé d'étouffer (*D*, p.101).

Le corset, solide, cadennasse le souffle, liquide. Un détail du roman précise, d'une autre façon, que maman, «enlevée à sa terre», a été «murée dans la haute maison de Sainpierre»¹⁵. De l'enfermement de la mère dans son époque, un indice encore figure tout à côté :

Je me rappelle, et cela me paraît soudain déchirant, que maman ne savait pas nager (*D*, p.101).

La cause suggérée de pareille *déchirure*, c'est le colonialisme, même si le rapprochement peut paraître curieux. Il ne l'est peut-être pas tant : celui qui, par excellence, sait nager, c'est Mao Zedong, par la même occasion champion de l'anticolonialisme et de la libération ¹⁶.

Une mère peut en cacher une autre

Comme si cette inscription du roman dans l'Histoire n'était pas assez claire, le discours d'escorte, dû à l'écrivain lui-même, nous y renvoie explicitement lorsqu'il évoque le rôle de Jean Amrouche dans la genèse du texte ¹⁷. Ce rôle est essentiel, puisqu'il a consisté à faire raconter au narrateur la mort de sa mère, trame prépondérante de la fiction. Or, *par ailleurs*, Amrouche milite en faveur de l'indépendance algérienne, ce qui l'oblige à vivre, écrit Bauchau, un *déchirement* entre ses sympathies françaises et son combat nationaliste (*EC*, pp.29, 36). Pourquoi Amrouche voulait-il le récit de l'agonie maternelle ? D'abord, la motivation semble d'ordre privé : par amitié, Amrouche incite Bauchau à suivre la «règle fondamentale» de dire tout (*EC*, pp.31, 32), donc de dire le plus difficile et le plus intime, avec le souci que le livre soit une réussite. Aucun lien, sinon de concomitance, avec l'Algérie.

¹⁵ *D*, p.81. G. Michaux (art.cit., p.402) suggère qu'il s'agit là d'un «sein de pierre» ; rien n'en peut couler, la forme vitale a été minéralisée. D'où le caractère ambivalent des «Barbares» (les Allemands) incendiant Sainpierre (voir aussi *EC*, p.24).

¹⁶ Voir *MZ*, p.869 sq. G. Michaux (art.cit., p.400) relève diverses images de *glace* dans le roman : l'eau a été durcie, mais non définitivement, un changement de contexte historique étant capable de la rendre à sa nature fluide.

¹⁷ Voir *EC*, pp.28-38 ; voir aussi H. BAUCHAU, «Jean Amrouche et *La déchirure*», dans *Etudes freudiennes*, avril 1973.

Mais cette explication ne suffit pas, comme s'en aperçoit Amrouche lui-même : «je me suis demandé pourquoi je m'intéressais tant à ce livre que je ne lirai peut-être plus» (EC, p.36). C'est qu'il y a, entre la question algérienne et celle du récit de l'agonie maternelle, un parallélisme étroit : «Nous avons vécu, vous par ce livre et moi par la guerre, la même expérience intérieure». Entre *l'écriture* et *la circonstance*, le parallélisme sera fortement souligné par Bauchau. Il repose, du reste, sur un processus de symbolisation à l'œuvre dans le roman colonial : les personnages maternels européens y sont autant d'incarnations – exécrées ou vénérées, selon le cas – de la Mère-Patrie ou de la Métropole ; dans ce domaine littéraire, la Mère est aussi l'instance symbolique rivant l'Européen en Afrique à ses obligations de «prestige» et lui imposant avec plus ou moins de succès cette moralisation de l'existence coloniale qui est le corollaire de la domination et de la ségrégation de fait¹⁸. Or le corset infligé à la mère du narrateur, qui a vécu ce qu'a vécu la colonie, relève d'un système du même ordre, lui imposant de tenir son rang et lui interdisant de savoir nager, l'empêchant d'accéder à la connaissance et à la jouissance de l'eau autant qu'à la prière et à l'exercice d'une certaine justice sociale¹⁹. La mère a vécu corsetée, en ne pouvant manifester cette vérité d'elle-même qui lui aurait permis de relayer les autres femmes de la lignée et d'être Mérence. Dès lors, en résistant à la maladie, mais plus encore en retrouvant, dans un sourire, sa dignité, la mère dénonce finalement l'ordre auquel elle a semblé obéir sans faute son existence durant ; se déchirant ainsi, elle libère un fils né «trop tard» et marqué comme elle par son «enlèvement» hors de Blémont et de l'enfance. La filiation avec la «fille gaie à l'origine» est rétablie.

Comment comprendre qu'il s'agisse de «la même expérience intérieure» ? Difficile de réduire la lutte des Algériens à une simple métaphore du «vrai» combat qui serait à la fois celui du narrateur à la recherche de sa vérité intime et de l'écrivain face à son manuscrit et à la langue. Difficile aussi, à l'inverse, de ramener la figure de «maman» à une simple allégorie de la Métropole coloniale. Les deux éléments s'épaulent mutuellement. Pour pénétrer à l'intérieur de ce jeu de renvois, commençons par déduire, de l'amitié de l'écrivain envers Amrouche, une sympathie a priori pour son combat politique ; mais ce sentiment ne conduit guère l'auteur à des déclarations très explicites : il assiste

¹⁸ Voir notre essai : «*Le petit Belge avait vu grand*». *Le Récit Colonial en Belgique francophone, au Congo Belge et au Ruanda-Urundi (de 1856 à nos jours)*. Thèse de doctorat. Université Catholique de Louvain, 1991-1992, et spécialement le volume 2, Lectures 4 à 6, et la conclusion.

¹⁹ Ce dont a été privée la mère, en somme, c'est du rire : le fameux rire de Johnson, dans *Le régiment noir*, celui de Mao et de ses soldats (MZ, p.387, 402), de Lénine et du Christ dans *La Chine intérieure* (Paris, Seghers, 1974, p.47), etc.

plutôt, comme de l'extérieur, à la lutte de son ami et tâche, dirait-on, d'en mesurer la portée. Cette réflexion se répercute dans le récit de l'agonie maternelle, enclenché et permis par l'«humble certitude» que «les Algériens ne capituleront jamais» (EC, p.31).

Ni Amrouche ni la mère ne souscrivent à des slogans simplistes ; ils savent que leur choix n'est pas celui de la facilité et qu'il leur faut même renoncer, tous deux, «aux bénéfices de l'esprit et au confort de l'objectivité» :

Il faut que j'en prenne mon parti, j'ai poursuivi la paix dans la réconciliation. Ce n'est pas celle que la mère a atteinte. Elle est parvenue, au terme de son combat, à la paix d'un acte libre. Je ne puis définir cet acte mais j'ai senti son existence. Je sais que sans lui on n'a pas vécu (EC, p.35).

En jetant le défi que l'eau adresse à la pierre, les deux «colonisés» que sont Amrouche et la mère s'assurent, certes, le bénéfice de la beauté du geste ; en revanche, leur attention au résultat, et singulièrement à la survie, devient secondaire²⁰. L'adhésion à l'ordre colonial, pour l'un, à l'ordre socio-familial, pour l'autre, est la solution refusée, celle des petits pas réformistes vers une conciliation sans grandeur héroïque, mais justifiable d'un réalisme économiste fondé sur la survie, voire même la prospérité.

En bonne logique, le sacrifice du résultat laisse augurer le pire pour les nations anciennement colonisées, rebellées contre les Métropoles²¹, mais aussi pour ces dernières, rebellées contre ce qu'elles ont été. Cependant, la mère, en un sens, ne meurt pas : elle est au contraire «retrouvée» (EC, p.37) ; sa révolte gratuite contre le mal la sauve en la restituant à une identité européenne autre que celle de la dominance, bourgeoise et colonialiste, qui l'avait enlevée hors de son lieu propre (sa «terre», cfr D, p.81) et murée. Nous rejoignons ici la question du sens de l'affrontement, évoquée plus haut, et cette logique paradoxale du «retournement» (conversion personnelle, renversement des valeurs, caractère inespéré de l'issue), par laquelle l'écrivain semble raviver les paradoxes évangéliques²². Certes, la mère agonise, et il n'est en rien question ici d'une résurrection ; mais cette mort physique est compensée de deux manières. La première consiste à la représenter comme une étape dans le cycle naturel, figuré par le simple écoulement de l'eau («la vie suit son cours») ; cette temporalité est

²⁰ Ils meurent d'ailleurs tous les deux, la rédaction définitive du roman, «inscrit tout entier dans le récit de la mort de la mère», débutant le lendemain des funérailles d'Amrouche et étant comme requise par elles (EC, p.37).

²¹ En 1966, du moins pour ce qui est de l'ex-Congo Belge, le pire pouvait certes sembler atteint. J. Kestergat, dans un recueil de reportages qui paraît à la même époque que *La déchirure*, parle ainsi d'un million de morts au Congo entre 1960 et 1965 (*Congo, Congo*. Paris, La Table Ronde, 1965, 197 p.).

²² Voir les Béatitudes, la Nativité, le couple crucifixion/résurrection, etc.

celle de l'univers rural originel et de la prière des femmes à la «bonne époque». La seconde, marquée, nous semble-t-il, par le christianisme, consiste à la représenter comme un combat violent du faible contre le fort ; la lutte n'est entamée qu'au moment où la défaite est certaine, mais c'est précisément ce rapport de forces qui lui donne son sens : l'«acte libre», «sans lequel on n'a pas vécu», devient possible dans l'ordre du don (et de la perte), alors qu'il ne l'était pas dans l'ordre de l'échange, tant qu'un espoir subsistait ; la «vie» n'est plus ici le cycle régulier des flux naturels, elle n'est pas non plus le système de l'échange marchand qui permet la survie. A vrai dire, la violence de l'éventuel combat semble importer moins que la position du faible, celle du Pauvre : l'être à qui manquent les biens ou le sens ; ainsi, la dernière image de la mère est celle d'une femme qui s'éloigne sur «le chemin du soleil», et qui

fait de la main un petit signe d'une ironie tendre et charmante. Un signe qui veut dire qu'elle n'est pas très sûre. Comme toujours. Et que cela n'a aucune importance puisqu'elle nous aime tellement (D, p.235).

La *pauvreté de la Mère*, doublement manifestée par sa lutte sans espoir et par son cheminement sans assurance, n'empêche ni la maladie ni la mort physique ; elle donne cependant un sens à la vie, et une paix qui se dit sur le double mode de la «bonne époque» et de l'«acte libre»²³.

Aussi bien, la dé-colonisation n'a rien d'un suicide héroïque ; c'est la lutte qu'il était nécessaire d'engager contre la Muraille, si on voulait la vie plutôt que la survie, le souffle sans le corset. Pour autant, ce n'est pas une victoire que l'on claironne, un résultat dont on se satisferait. Certes, la Longue Marche de Mao s'avère quant à elle, à tel moment, une réussite, mais là n'est pas l'essentiel, du moment qu'elle manifeste, par le «retournement» inespéré et illogique auquel elle aboutit, la validité du cheminement comme tel et la possibilité de «vivre» : de «demeurer en violence» contre la Muraille ²⁴.

«La même expérience» : comme Amrouche veut retrouver la France non impériale qu'il aime et qui l'aime, le fils veut retrouver la mère hors des murs

²³ Sur la question, centrale, de la mort et de la perte dans ce roman, voir aussi G. Michaux, art.cit. ; si la critique insiste plutôt, en conclusion, sur la «grande phrase anonyme» où se fonde le destin individuel (conception quelque peu «orientale» de la mort qui fait songer à celle de Franz Hellens et qui s'expr

*****hé au pouvoir et n'ait pas su retrouver le chemin de la perte (EC, p.49) ; ne devait-il pas «se retirer» de sa création (EC, p.58) ?

de la maison froide ; comme Amrouche dans son combat, l'écrivain progresse dans la composition de *La déchirure* : n'a-t-il pas lié son destin à celui de «l'homme noir» ?

L'arrivée de l'Homme noir

Le roman renchérit sur les questions que nous venons d'évoquer en présentant deux figures de *l'homme noir*, toutes deux inscrites au sein d'une problématique de dominance.

La première n'est tout d'abord qu'un «homme en noir» dont l'arrivée trouble l'ordre d'un dimanche clair et paisible (*D*, p.64sq). A force de traits réputés négatifs, moralement, cette arrivée est comme l'irruption du Malin dans l'univers de Mérence, qui serait celui du Bien. L'homme, «vêtu de noir comme un prêtre», semble d'une noirceur morale renchérisant sur sa marginalisation sociale ; or, il embrasse Mérence sur la bouche et elle le laisse faire. D'où la déchirure : l'univers du Bien n'est pas celui de l'Ordre (*D*, p.68). D'où aussi la volonté, pour avoir comme lui accès à Mérence, de s'identifier à cet homme noir (en vain, toutefois). On se négrifie, on se noircit, on veut retrouver la force primitive. C'est finalement le pire, d'une certaine manière, qui se produit sur la scène de l'imaginaire : on tue Mérence, d'accord avec l'homme noir. Est-ce que cette scène rêvée n'est pas aussi une scène de l'histoire contemporaine, celle du tiers-mondisme applaudissant aux massacres perpétrés par les Khmers rouges et aux ayatollahs ? On peut se le demander. Elle marque en tout cas l'aboutissement d'une identification avec ces forces barbares où, de façon ambivalente, coïncident le déchainement de la violence agressive et une protestation contre l'exclusion sociale. Le narrateur, à ce stade, veut et ne veut pas la violence, comme il veut et ne veut pas Mérence. Il est en même temps Mérence et l'homme en noir, et la «paix de réconciliation» s'avère déjà impossible (*D*, p.69).

Le second homme noir, dont le texte précise qu'il est «comme l'autre», est plus clairement mis en relation avec la décolonisation, ici aussi inséparable d'un mouvement de révolution sociale :

Une forme vivante, un homme peut-être, d'une espèce assez vigoureuse avec un côté travailleur de force et un côté bon garçon. On devine un visage de Noir ou de mineur avec des dents resplendissantes et des mains de mécanicien. Par tout son aspect sombre, il fait penser à un bagnard et il est d'abord inquiétant. Mais dès qu'il est lavé – et on lui a tout de suite installé une salle de bains à côté du chauffage – dès qu'il a mis une chemise

blanche et ses beaux souliers, il devient si sympathique qu'on a immédiatement envie de lui payer un verre et de l'envoyer faire les courses ou réparer l'aspirateur.

Personne ne sait son nom, mais cela n'a pas d'importance. Il est l'homme noir, comme l'autre. La différence, c'est qu'à l'homme noir de Mérence on n'osait pas demander son nom, tandis que pour celui-ci, on n'en prend pas la peine (*D*, p.155).

Nous retrouvons le double visage, social et colonial, du dominé : l'homme est Noir *ou* mineur. Dans tous les cas, il est sale et doit se laver avant d'avoir l'honneur de servir les «Blancs, là-haut dans les étages, qui pensent et qui expliquent tout de façon bien claire» (*D*, p.156). La décolonisation est envisagée comme la présentent alors les anticolonialistes, Amrouche ou Fanon, c'est-à-dire comme une révolte en face d'une injustice, comme un mouvement de démocratisation progressiste. S'ensuit une sorte de récit du Maître et de l'Esclave, d'un Hegel revisité par Bauchau.

Le dominé est en-dessous, le dominant au-dessus : les problématiques corporelle (ventre/tête), architecturale (bas/haut), sociale (ouvrier/patron), économique (production/consommation), politique (colonisé/colonisateur) et psychique (les pulsions/le Sur-Moi) s'entremêlent. Puisqu'il y a affrontement binaire, il s'agit de prendre parti, et le narrateur a choisi son camp :

Je m'aperçois, pour la première fois, que par toute la part *submergée* de moi-même, je suis l'homme noir (*D*, p.155 ; nous soulignons).

Cette fois, l'identification est devenue possible. La déchirure et le combat aussi, comme ce sera le cas de la mère qui, in extremis, choisit de rejoindre sa propre identité. Mérence, figure de l'idéal mais aussi figure d'un secours paternaliste désormais refusé (*D*, p.68), reste en dehors de l'épisode.

Cette identité, bien que choisie, est présentée comme une révélation : on n'était pas de «leur monde», on était Noir, «Je» était un Autre. Le Noir comme Autre, à la fois prolétarisé et exotisé, est un thème de prédilection pour le discours tiers-mondiste de l'époque, qui tend lui aussi à confondre la décolonisation puis les luttes dites de libération avec les conflits sociaux ou politiques qui travaillent l'Occident. La «haine de soi», dûment caricaturée depuis par Pascal Bruckner, y est le corollaire d'une problématique valorisation de l'Autre, l'homme du Bas, à la fois pulsionnel, prolétaire et colonisé, par l'homme du Haut ²⁵. D'où la représentation, qui se forme déjà au XIX^e siècle mais qui s'accomplit précisément au moment où écrit Bauchau, que du Bas viendra la régénérescence d'un Occident vieilli, enfermé dans son

²⁵ Cfr P. BRUCKNER. *Le sanglot de l'homme blanc. Tiers-Monde, culpabilité, haine de soi.* (1983-1). Paris, Seuil, 1986, Points Actuels A 73.

cartésianisme, subissant le joug de la répression «judéo-chrétienne» ordonnée par le «Père castrateur»²⁶ et, pour tout dire, d'un Occident corseté. Dans le Bas sont l'Autre, le Sauvage, le Primitif, l'enfant, l'aliéné (socio-économique et psychologique) ou même la femme. Au bas de l'escalier bleu, celui qu'on redescend par un orphisme qui est aussi un choix de classe, se trouvent les Mendiants du Pays, c'est-à-dire le peuple plus ancien (*D*, pp.65-66), celui *qui ne pense pas*, mais qui «vit dans l'ampleur végétale de soi-même» (*D*, p.161). La négritude d'un Senghor se donne aussi volontiers comme le complément dansant, communautaire et irrationnel d'un Occident desséché par le calcul, raisonneur et peuplé d'individus désespérément seuls.

L'homme noir revient à la page 201 du roman, pour «huiler tous les joints» après l'explosion qui accompagne la seconde naissance du «Je». C'est grâce à lui que l'être se remet à fonctionner, qu'il retrouve la parole et se laisse envahir par une écriture à la fois liquide et noire :

Après la journée menaçante, une brèche est pratiquée dans l'épaisseur du ciel. Il se fait une circulation violente. Les arbres, le vent, les gens, tout se met en mouvement sous la pluie. Le cœur s'accélère avec l'élément, les muscles se contractent et toute l'inerte masse de la langue se précipite en produisant des signes noirs et zébrés. Ce n'est plus la tête savante qui les reçoit, c'est le sang. [...]

Tout est envahi par l'eau, tout est emporté par l'orage [...] Je ne suis plus le réfugié d'une chambre assiégée par l'ennemi glacial. Je suis dans la foulée primitive, pleine d'agilités naturelles, d'hommes, de femmes, de méandres mécaniques qui roulent sauvagement vers la vie. [...] Je suis fendu en deux par le besoin de crier Ha ! Rien que Ha ! comme un bûcheron. Et cette syllabe contient la naissance, les ténèbres et la signification suffisante de la vie (*D*, p.203).

S'ensuit néanmoins un apaisement, une mesure, un début de lumière, que le narrateur soudain refuse : il veut

revenir en arrière. Jusqu'à cet endroit où l'homme blanc et l'homme noir ont combattu. Où tu as assumé l'homme noir qui par violence, par ruse et abomination a tenté de vaincre l'autre et n'a pas été vaincu par lui. Ce combat, cet affrontement, c'est la vie, c'est l'écriture que je veux vivre (*D*, p.204).

Si l'énumération de ces quatre termes pointe vers la notion d'écriture, cette dernière ne prend donc sens qu'au sein d'un affrontement ou d'un combat dont

²⁶ Sur ce point, l'œuvre de Bauchau, quant à elle, se démarque ; renverser la statue du Commandeur n'est pas sa tasse de thé. Au contraire, elle médite plus souvent qu'à son tour sur le principe viril des fondateurs d'Empire, les barbares capables de régénérer l'ordre établi. Ainsi, Mao «est aussi l'inattendu, l'indispensable primitif d'une ère nouvelle, d'un nouvel art de vivre et de penser ensemble» (*MZ*, p.1003).

les enjeux, en termes de dominance, viennent d'être rappelés par le texte lui-même. Elle s'affirme aussi comme mouvement vital, d'une vie en quelque sorte absolue, qui ne sort tant de l'Histoire en retrouvant la Nature et ses flux éternellement renouvelés que pour participer à l'affrontement historique du liquide contre le solide qui l'enserme. Le *corset* fait place ici au *godet* :

Une écriture perpétuelle comme celle de la Nature. A l'opposé de celle de l'eau distillée qui pétille dans son godet avec de sèches rumeurs d'intellect (*D*, p.204).

Il ne s'agit donc pas de croire en la Victoire, de penser en termes d'étapes décisives vers quelque progrès. La lutte du Blanc et du Noir, sans vainqueur ni vaincu, annonce ainsi celle qui clôture *Le régiment noir*. A la paix de réconciliation, on préfère celle qui maintient les différences et le combat, on préfère la «paix d'un acte libre» et les «états de vérité violente» dans lesquels s'éteint heureusement la mère.

Quel rapport avec la décolonisation ? Il faut peut-être rappeler que les indépendances et les nationalismes n'ont pas été d'abord les solutions envisagées pour dépasser le stade colonial. On pensait plutôt, après la guerre, à la solution dite eurafricaine, réformiste et orientée vers une réconciliation, y compris dans le chef de beaucoup de colonisés qui avaient compris *l'intérêt* d'une telle perspective. Finalement, la balance a penché du côté des solutions radicales, mais la plupart des responsables ne se leurraient pas à propos des conséquences économiques d'un tel choix ; à preuve, le slogan, répandu alors dans toute l'Afrique noire : «L'indépendance, tout de suite, même dans la misère». En d'autres termes, à l'eau distillée du godet, on a préféré, en dépit des «sèches rumeurs d'intellect», l'eau torrentueuse du mouvement naturel ; puisqu'une chose mourait, une autre allait naître, quel qu'en soit le prix. C'est qu'«on vit sous une occupation étrangère» (*D*, p.161) dont la délivrance est une valeur en soi, l'emportant de loin sur les calculs liés à la survie. Cette occupation étrangère empêche d'accéder à la «patrie du temps», aliène. Comme dans *Le régiment noir*, il faut libérer l'esclave Johnson, le colonisé, cette part noire qui est une vérité ou une dimension essentielle de l'être, et que l'Occident, le monde des usines et du Père Eugène, a perdue. C'est cette patrie du temps que la mère cherche à rejoindre, au-delà du corset. Bien avant que le narrateur-scripteur connaisse la tempête des «signes noirs et zébrés», elle avait cherché aussi à l'écrire :

Elle respire d'une écriture tremblée et malhabile, avec des reprises, des biffures et parfois des trous noirs qui ressemblent à ces gros pâtés d'encre que nous faisons sur nos

devoirs quand nous étions petits, et qu'elle appelait des carabouillas (*D*, p.48 ; nous soulignons).

Des carabouillas ! c'est-à-dire ces friandises noires que vendaient des marchands ambulants africains dans la Belgique alors Métropole coloniale ; le mot n'est pas glosé, mais constitue néanmoins une allusion socio-historique assez précise. Peu importe, ici encore, la réussite de ces temblements et de ces maladresses dont le sens est suffisant du moment qu'ils retrouvent, avec le plaisir d'enfreindre, une vérité de l'enfance à laquelle l'Afrique prête ses images.

La Métropole coloniale et la mère, associées dans une agonie qui se révèle finalement évaluation, auto-critique et passage, meurent en cet hiver '60, et renaissent d'une certaine façon, rendues à ce qu'elles n'auraient jamais dû cesser d'être. L'homme en noir et l'homme noir avec lequel le narrateur s'est solidarisé l'ont aidé à renaître lui-même, autre. Relue à travers le prisme de *La déchirure*, la décolonisation est d'abord douleur et inquiétude du Blanc sur la génération qui l'a précédé, qu'il ne peut renier entièrement mais qu'il ne peut reproduire ; il ne peut, s'il veut exister, accepter la condamnation unilatérale prononcée contre les siens, et néanmoins il doit les condamner et prendre le parti du Noir. D'où l'invention d'une essence fondamentalement positive, pré-impérialiste, que la parenthèse coloniale a momentanément trahie mais que la décolonisation va libérer. La «bonne époque» de la mère est celle d'une société traditionnelle et présentée comme non violente, tout comme les sociétés pré-coloniales sont présentées par une certaine ethnologie comme des édens qui, si l'impérialisme en retirait sa souillure, pourraient n'être pas des Paradis perdus. Toutefois, l'écrivain semble ne faire qu'emprunter à ce type de représentation les éléments imaginaires dont il a besoin pour mettre en scène une conception plus fondamentale, car il veut renoncer à tout rêve de complétude ; cette conception s'exprime par la «déchirure», «dans» laquelle on peut «très bien vivre» et dont G. Michaux a retracé les contours ; elle s'exprime d'une autre façon par la notion de «paradis perdant» (*EC*, p.75). Le participe présent insiste sur l'acte historique en train de s'effectuer, dont la valeur absolue l'emporte sur toute situation acquise ou à acquérir : c'est dans le «dé-» que déchirure, décolonisation et délivrance se rejoignent et trouvent leur justification, dans l'«humble certitude» de leur énonciation plus que dans les raisons qu'aligne leur énoncé ²⁷.

²⁷ Voir *EC*, p.31. Plus que par le contenu de leur position anti-impérialiste, Mao et Amrouche s'apparentent par leurs «vérités simples» ; ainsi, Mao est «un homme qui aurait un tempérament de vainqueur», l'homme «d'une idée simple, d'une idée-force» (*MZ*, p.10).

Les westerns de l'Occident

Dans cette perspective, *La déchirure*, quoi qu'il en soit des sympathies perceptibles dans le roman pour l'homme noir et dans le discours d'escorte pour Amrouche, s'intéresse à la rupture, comme moment ou comme disposition éthique, plutôt qu'il ne peint de manière contrastée un Avant négatif et un Après positif. Du reste, les indépendances sont à leur manière des sécessions (des «drames», *EC*, p.13) et l'on peut penser que, d'une manière générale, pour l'écrivain, l'unité vaut mieux (comme dans le cas des Etats-Unis, voir *EC*, p.67) ; dans ce premier roman néanmoins, c'est le rebelle qui a son soutien, parce qu'il est en position de faiblesse mais surtout parce qu'il en tire une force plus grande et, dirait-on, plus *vivante*. Le rêve d'unité ne se justifie que par sa capacité à accueillir la force qui vient de la faiblesse et la vie qui vient de la mort acceptée, à construire avec la pierre rejetée par les bâtisseurs officiels ; or, en dépit des bonnes paroles, les doctrines de l'associationisme des années 40 et 50 ne faisaient pas montre de cette capacité, et n'étaient donc pas à la hauteur du rêve d'unité.

Ailleurs dans l'œuvre de Bauchau, les problèmes mondiaux liés à la décolonisation ou aux nationalismes apparaissent encore, de manière parfois fort aigüe. Dans *Mao Zedong*, forcément. Dans *Le Régiment noir*, roman qui est au moins autant le «western de l'Occident» que le «western de l'Inconscient» qu'on y a vu ; ce livre profus et passionnant semble en effet charrier toutes les inquiétudes et tous les imaginaires d'une intelligentsia à la fois naïve et critique, en quête de son propre rôle dans un monde dont les repères symboliques ont été bouleversés depuis les années 1950. La nostalgie d'une Europe pré-industrielle, la séduction exotique pour les cultures et les populations autres, le mythe du Noir et de son Eden, le détournement des causes justes au service d'intérêts douteux, le dialogue Nord-Sud et les ambiguïtés de la Différence, la fascination pour les médecines parallèles et les modes de vie «naturels», même le plus récent «devoir d'ingérence», tout ne s'y retrouve-t-il pas ? Jusqu'à cette attente d'un Père digne de confiance et donc capable d'imposer efficacement son action, problématique que l'écrivain a sans doute connue avant la guerre et qui fait retour aujourd'hui : en quoi *Le Régiment Noir* est aussi le creuset de l'identité occidentale bien au-delà de la décolonisation.

Dans *Diotime et les lions* et dans *CEdipe sur la route* — on sait que le récit et le roman relèvent de la même inspiration —, le thème du dialogue Nord/Sud et la réflexion sur la dominance occidentale trouvent l'occasion de rebondir, et notamment à propos de la question si ambiguë de l'«authenticité nationale»,

qui a perverti tant de discours, supposés progressistes, après les Indépendances ²⁸. De *Gengis Khan* (voir *EC*, p.13) à *Diotime*, il n'est pas d'œuvre de Henry Bauchau qui n'évoque, de manière directe ou par analogie, les bouleversements de l'histoire contemporaine et qui ne les interroge, y cherchant «un peu plus de vie dans un peu plus de sens» (*EC*, p.77).

²⁸ H. BAUCHAU, *Diotime et les lions*. Récit. Arles, Actes Sud, 1991, 62 p ; voir, dans *Œdipe sur la route*, op.cit., les chapitres 11 à 13, e.a. p.248. On songe aussi à cette Chine qui l'emporte par son «extraordinaire capacité d'assimilation» (*EC*, p.45), et non par des lamentations sur son identité perdue ou humiliée.